

A LA
MÉMOIRE
DE
MADAME EMILE REYDET
née EMMA SCHIEB

6 AVRIL 1933

~~Bibliothèque Alsatique et Généalogique
Andre GANTER 68790 Morschwiller le Bas
Num. entrées : 1682 date : Nov 1989
B I O G R A P H I E S
*****~~

~~3201~~

45

A LA
MÉMOIRE
DE
MADAME EMILE REYDET
née EMMA SCHIEB

6 AVRIL 1933

MULHOUSE — IMPRIMERIE BADER & C^{ie}

1933

PAROLES

prononcées au Temple français

par M. le Pasteur DOMBRE

Ta foi t'a sauvée,
Va en paix.

MARC V, 34.

S'il est quelquefois dangereux, encore qu'un sentiment bien naturel nous y pousse, d'appliquer à ceux des nôtres qui s'en vont une parole du Seigneur Jésus, je crois bien que nous pouvons le faire en toute tranquillité pour celle dont nous entourons aujourd'hui la dépouille. Elle a certainement vécu à la lumière de la foi. Tel un fil invisible qui, l'une à l'autre, attache les perles d'un collier, la foi, — une foi toute simple, mais si forte, si confiante — fut, à n'en pas douter, le lien commun de ces années, les unes lumineuses, les autres assombries, que Dieu lui accorda de vivre sur la terre. Depuis bien des mois, l'âge étant venu, elle ne sortait plus guère, et elle avait dû renoncer par là-même à cette habitude qui fut celle de toute sa vie, de venir s'asseoir dans ce Temple, dimanche après dimanche,

pour s'y nourrir de la Parole de Dieu. Mais si, de sa maison, elle ne pouvait plus, comme autrefois, joindre l'église, nous savions pourtant, mon collègue et moi, que sa maison était de celles où l'église se continue et se prolonge, qu'en ces mêmes matins où nous étions ici elle ne manquerait pas chez elle, d'écouter un culte à la T. S. F. ou bien de chercher encore, en lisant un sermon ou son Pain quotidien, de quoi alimenter sa foi. Le plus beau, peut-être, c'est qu'ainsi séparée de la communion avec les autres âmes croyantes, sa foi ne s'était ni pétrifiée, ni durcie. Elle était restée pleinement humaine. Elle ne condamnait personne. Elle était l'humble lampe allumée qui ne cherche pas à aveugler les indifférents, et tellement peu qu'elle brûle, pour eux, inaperçue, — mais les croyants qui passent auprès d'elle se réjouissent de voir sa clarté, toujours vivante, toujours fidèle

J'aurais aimé pouvoir vous parler de la *naissance de cette foi*. Mais les plus belles sources, vous ne l'ignorez pas, sont aussi les plus secrètes et c'est en vain qu'après tant d'années écoulées, nous nous demanderions quand et de quelle manière la belle source chrétienne commença de chanter en cette âme. Peut-être bien celle que nous pleurons fut-elle de ces privilégiés pour qui la foi est une chose naturelle, qui, la trouvant éparsé dans le milieu où baigne leur enfance, la recueillent en eux, l'absorbent en quelque sorte, pour la restituer en suite à ceux qui les

entourent sous la forme de fruits d'amour, de dévouement et de bonté. Tout à l'heure, nous les reconnâtrons ces fruits, chez notre disparue. Mais d'où lui venaient-ils? Nous ne le savons pas. Remontons à la source suprême, disons qu'en fin de compte, ils lui vinrent de Dieu. Là, nous serons certains de ne pas nous tromper.

EMMA SCHIEB naquit à Mulhouse le 26 février 1857. Elle était la fille d'EDOUARD SCHIEB et d'ADÈLE ELISABETH BAUMERT. Au foyer où elle naissait, deux enfants déjà étaient là, issus l'un et l'autre du premier mariage de sa mère, une sœur, ELISA, qui devait devenir plus tard Madame GOERICH, et un frère CAMILLE, prématurément enlevé, par la suite, à l'affection des siens. Quelques années s'écoulaient, et ces trois enfants, nous les voyons groupés autour du berceau d'un petit frère, EDOUARD, le dernier venu. Maintenant la famille est constituée. Entre ces petits qui la composent aucune distinction, jamais, ne sera faite, — c'est à leur majorité seulement qu'ils apprendront qu'ils ne sont pas nés, tous les quatre, du même père et j'imagine que cette révélation ne dût pas les troubler beaucoup, tant, leur vie durant, ils restèrent unis.

Toute l'enfance et la jeunesse d'EMMA SCHIEB se déroulèrent à Mulhouse. A l'école, dont elle suivit les cours, elle noua des amitiés qui devaient l'accompagner pendant sa vie entière. Alors que tant d'autres générations, sans qu'on sache pourquoi, se dispersent très vite, on dirait que

sur celle-ci a reposé comme une sorte de protection. Je sais qu'il y a dans cet auditoire des contemporaines de Madame REYDET qui, l'autre mercredi encore, étaient réunies autour d'elle, et qui pleurent maintenant en la voyant partie, une chère amie de toujours

Le 3 avril 1888 était célébré dans cette église l'union d'EMMA SCHIEB et d'EMILE REYDET, union qui devait être sans nuages. Acheteur de laines d'une importante filature de Belgique, à Loth, près de Bruxelles, Monsieur REYDET était appelé à faire de fréquents déplacements, notamment en Angleterre. Sa jeune femme l'accompagnait le plus souvent. Bien que le bonheur d'avoir des enfants ne leur ait pas été accordé, ils formaient un ménage parfaitement heureux, — et lorsque au bout de huit ans Monsieur REYDET était enlevé d'une façon foudroyante, celle qui restait pouvait lui rendre ce témoignage qu'il lui avait donné huit ans de bonheur.

Certes, mais quel instant tragique dans sa vie ! quel déchirement inattendu ! Pour la première fois, après tant d'années lumineuses, voici qu'était *mise à l'épreuve* la foi dont son cœur était plein.

Ce n'est pas au temps du bonheur que la foi se mesure. Quand tout est facile, quand le chemin ne place aucune pierre sous nos pas, quand aucune ronce au passage ne nous accroche et ne nous déchire, qui ne croirait ? Qui ne laisserait son âme croyante s'épanouir vers Dieu dans

la joie des bénédictions? Mais viennent les catastrophes : c'est alors que la foi se montre vraiment telle qu'elle est. Et c'est peut-être tout autant sinon davantage en ces jours qui suivent les catastrophes où, encore tout engourdi, il faut reprendre la vie quotidienne, se plier à ses longues, à ses obscures tâches et remplir ses très humbles devoirs qui, privés tout d'un coup de toute joie humaine, paraissent bien amers. La foi de notre sœur a connu de ces catastrophes qu'ont suivies de tels jours. Par la grâce de Dieu, elle en triompha.

Rentrée à Mulhouse, EMMA REYDET se consacre, on peut dire entièrement, aux siens. On eût compris qu'elle s'absorbât dans sa douleur. Mais quoi ! Sa vieille mère est là, malade, rendue parfois difficile et inquiète par cette maladie prolongée de longs mois. Elle la soignera, avec une patience, un dévouement filial jamais en défaut, jusqu'au moment où Dieu l'aura reprise à Lui. Puis, c'est à son père qu'elle se consacre. Survivant plus de douze années à sa compagne, Monsieur SCHIEB devait s'éteindre à 83 ans, en 1911. Maintenant, du moins, que sa tâche d'épouse et de fille est remplie, Madame REYDET pourra-t-elle vivre en songeant un peu à elle, d'abord? Oh non ! Elle est chrétienne : « Nul de nous ne vit pour lui-même ». Elle a lu ces mots dans la Parole de Dieu. Elle s'en est pénétrée, et c'est vers sa sœur Madame GOERICH qu'elle court.

Madame GOERICH était veuve depuis quelques années. De graves crises d'urémie l'avaient déjà atteinte, dont elle avait manqué mourir. Par quel miracle traversa-t-elle en ces conditions, la longue tourmente de la guerre, tout entière vécue à Mulhouse? Dieu seul le sait. Mais nous qui ne voyons que l'extérieur des choses, comment n'y verrions nous pas un peu l'œuvre de celle qui s'était une fois de plus dévouée, corps et âme? Et quelle tâche en un tel moment! Madame REYDET est alors séparée, par le front, de la famille de son frère. Française elle-même par ses parents, Française par son mari — et j'ai à peine besoin d'ajouter: Française par le cœur, car elle avait ceci de commun, mes chers auditeurs, avec ceux d'entre vous qui vécurent, ici, le drame de la guerre — elle était soumise à des vexations sans nombre, obligée de se présenter à la police d'abord chaque jour, puis à des intervalles un peu plus espacés, mais bien proches encore. Imaginez-vous ce que furent ces jours, ces longs jours vécus près d'une malade? Ah! comme pour les vivre avec sérénité, il fallait que la foi de cette disparue fut retrempée journallement aux sources éternelles! Mais quelle joie aussi quand sonne la victoire. Cette joie, elle balaie tout en un seul moment, comme une eau longtemps contenue qui, brusquement rompt ses digues, — et ce fut, je me le persuade, en ce moment, que l'un d'entre vous rappelait devant moi, quand au Pont d'Altkirch, d'une auto — l'une des seules probablement qui

roulât encore à Mulhouse et où elle avait pris place auprès d'une chère et fidèle amie, elle reconnut, parmi les premiers messagers apportant à l'Alsace le salut de France, l'un de ses neveux sous l'uniforme de nos soldats.

Peu après l'armistice, son frère, Monsieur EDOUARD SCHIEB, ne tarda pas à venir se fixer à Mulhouse avec les siens et le bonheur, dès lors, eût pu être complet si, à son tour, en 1919, Madame GOERICH ne s'était pas éteinte.

Nouveau deuil qui mettait une fois de plus à l'épreuve la foi de notre disparue. Mais il n'était pas le dernier. Voici quelques années à peine Monsieur EDOUARD SCHIEB, ce frère plus jeune qu'elle a tant aimé et qui nous a laissé le souvenir d'un homme de bien, était rappelé à Dieu. La voici seule maintenant de sa génération. Seule ? Elle ne le sera jamais. Elle reportera les trésors d'affection qui sont en elle sur ceux qui restent, sur sa belle-sœur, sur ses deux nièces, sur ses neveux, — et aussi sur les derniers venus, ces petits vers lesquels elle se penchait avec une tendresse de grand'mère. Eux ne s'y trompaient pas, D'instinct les enfants vont à qui les aime et ceux-ci demandaient encore à rendre à leur chère tante EMMA leur visite presque quotidienne alors que la mort toute proche ne lui permettait déjà plus de les voir ni de les entendre. .

Je vous ai parlé de la foi mise à l'épreuve. Il faudrait, pour être complet, parler *des œuvres de la foi*, rappeler tout ce qu'a donné celle qui n'est plus aux siens, à ses

amis et à tous ceux aussi qui, de près ou de loin, peuvent bénéficier d'une activité charitable. Mais si nous avons le droit, ici, de nous incliner devant la foi d'une telle chrétienne, nous ne devons pas oublier que Dieu seul, en cette maison, doit être glorifié. Elle-même nous le rappellerait, si c'était nécessaire, empruntant pour le faire cette parole du grand apôtre : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis ». A Dieu seul la gloire ! Non, je ne dirai pas les œuvres de sa foi ! Mais je puis bien vous en montrer *les récompenses terrestres*. La foi n'ignore certes pas les larmes. Faisant front aux difficultés, les abordant avec un élan qui paraît, du dehors, magnifique, mais n'en coûte pas moins à l'âme qui s'élançe bien des douleurs cachées, la foi durement, lentement, laboure et sème. Mais dès en ce monde il lui arrive de moissonner, et alors c'est toujours dans la joie.

Celle qui a tant aimé, on l'a aussi beaucoup aimée.

Vous sans doute, ses plus proches, qui ne manquez jamais d'aller lui demander conseil, quand s'en présentait l'occasion et qui, chaque jour, ne manquez pas d'aller passer près d'elle un précieux instant de causerie et de détente.

Vous, ses amies, dont je devine, autour de ce cercueil, la profonde émotion, et l'hommage que vous lui rendez aujourd'hui est un peu comme une dernière et amicale visite que vous lui faites.

Mais d'autres aussi, beaucoup d'autres.

Témoins ces enfants dont j'ai parlé tout à l'heure. . .

Témoin cette sœur d'un de nos patronages qui l'a soignée avec tant de dévouement, qui donnant ses journées aux pauvres, n'a pas hésité, dès qu'elle l'a vue malade, à lui consacrer ses nuits, et qui la pleure aujourd'hui comme on pleure une vraie maman, car elle se souvient de tout le réconfort qu'elle a reçu un jour ou l'autre de son grand cœur, dans sa tâche si difficile.

Témoins ces deux pasteurs qui ne se souviennent ni l'un ni l'autre de l'avoir entendu prononcer une parole méchante ou injuste contre quelqu'un et qui, rien que par ce simple détail, l'aimaient déjà pour sa bonté.

Témoin encore ce jeune homme, qui lors des dernières visites qu'il lui rendit, ne put maîtriser son émotion, la sentant affaiblie par l'âge, et qui déclarait alors avec peut-être un peu de cette exagération que l'on pardonne volontiers à la jeunesse, qu'elle était la seule personne sur la terre qui soit parvenue à le comprendre.

Témoin encore ce fils d'une vieille tante habitant New-York. Lorsqu'il eut enseveli, voici trois ans, sa mère, il traversa tout exprès l'Océan pour venir s'asseoir auprès de notre disparue et ce uniquement afin qu'elle lui parle de sa mère. . . .

Ne vous semble-t-il pas, mes chers auditeurs, que de tels témoignages — et certainement j'en oublie —

montrent que se réalisa déjà sur cette terre, pour Madame REYDET, la parole de notre texte? *Ta foi t'a sauvée* de l'isolement, de la tristesse, de l'égoïsme où si souvent, à la fin de la vie, tant d'autres âmes s'ensevelissent, de cette froideur insensible et glacée qui est déjà, lorsque la vie n'est plus qu'une longue habitude, l'annonce de la mort. Tu aurais pu achever ta vie, vouée à des regrets stériles. Ton soir, ce terrestre soir qui nous attend tous, tu aurais pu le passer à remuer des cendres dans le foyer à tout jamais éteint. Vivante encore tu aurais pu déjà, n'être rien qu'une morte. Mais tu as cru. Et ta foi t'a sauvée. Et te sauvant, pour cette terre, de tout ce qui nous borne ou qui nous diminue, elle t'a mûrie pour le ciel.

Va donc en paix! Va, accompagnée de nos larmes sans doute, car nous t'aimions et ces larmes qui sont en nos yeux tu en versas toi-même les pareilles lorsque, l'un après l'autre, tous ceux que tu aimas, un jour, t'ont quittée. Va, accompagnée surtout de nos bénédictions! Ame chrétienne, elles resteront attachées au souvenir que nous gardons, pieusement, de toi. Mais, nous le sentons, tout cela serait vain si nous ne savions pas recueillir en nous-mêmes la grande leçon de foi, de foi paisible, aimante et agissante, que tu nous as laissée. Nous ne voulons pas oublier, en te voyant partir, cette parole d'un grand chrétien: « La plus vraie et utile charité que nous puissions avoir envers les morts, c'est de faire ce qu'il nous

commanderaient s'ils étaient encore de ce monde.» Ce n'est là, il est vrai, en nous, que résolution bien fragile, puisque nous ne sommes encore que des hommes. Mais nous avons l'espoir que le Dieu de Jésus-Christ, maintenant penché sur notre faiblesse, nous permettra, si véritablement un tel désir existe en nous, de te continuer. Va en paix!

L'une des dernières paroles que tu aies dite, en réponse à une voix humaine, qui, discrètement, auprès de ton lit de malade, faisait allusion au ciel, ce fut: «Oh! que c'est beau! Je vais revoir tous ceux que j'ai aimés! «Puisses-tu avoir dit vrai! Par la miséricorde du Père, puisses-tu retrouver un jour dans l'invisible, non seulement ceux qui t'y ont précédée mais tous ceux que tu as laissés ici-bas! Pour nous, ce qui fut le sujet de ta paix sera le sujet de notre espérance. «Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent!»

Amen.